

LES ATTITUDES ET LES GESTES

Nous vivons, de fait, sur l'idée d'un corps indépendant de l'âme. Cette distinction cartésienne, lourde de conséquences dans tous les domaines, a aussi ses redoutables effets sur le comportement religieux de l'homme.

Trop coupée d'une participation corporelle, notre vie religieuse prend une forme abstraite qui a le double inconvénient de lui enlever de sa vitalité et de sa capacité de communion.

Esprit et corps considérés à un plan humain.

C'est une vue toute autre de considérer le composé humain comme une âme incarnée, un corps animé. Voici ce que dit Mouroux, dans le *Sens chrétien de l'homme*, à propos de cette unité :

Puisque le corps et l'âme n'existent pas comme éléments séparés, et que l'on ne peut unir que ce qui existe déjà, aucun problème d'union ne se pose à leur sujet, mais seulement un problème d'unité. L'âme et le corps sont un complexe de principes composants, donnés ensemble, apparaissant ensemble, et en un sens disparaissant ensemble.

Et plus loin il ajoute :

Nous parlons donc du corps animé par l'esprit, qui lui donne l'être et la vie, la structure et le mouvement, — *du corps tel que le fait l'âme vivante* (pp. 43-44).

C'est cette réalité profonde que la science moderne révèle dans ces disciplines nouvelles que sont la psycho-pédagogie, la morpho-psychologie, une médecine psycho-somatique, etc.

La conscience de soi, comme la conscience du monde,

la maîtrise de soi, comme la maîtrise du monde, sont éveillées et réalisées par les moyens du corps.

C'est par les sens que nous communiquons, et que nous communions avec les choses.

La communion directe d'esprit à esprit n'existe pas ici-bas. Nous entrons en communion par tout ce que nous sommes et, parce qu'il est pénétré jusqu'au fond par l'âme, parce qu'il la reflète, l'offre et la donne, le corps est le moyen par quoi se réalise la présence d'une âme à une autre âme (p. 53).

Aussi, ne pas développer nos possibilités sensibles mutile d'autant nos facilités de communion, crée une inaptitude particulière pour participer à toute assemblée ou festivité. Par là, ce qui était mutilation d'un être devient celle d'un peuple. Dans ce domaine, la pente à remonter est considérable. L'éducation confessionnelle ou laïque est inspirée par une vue intellectualisée de l'homme. Elle le laisse mutilé, impuissant à utiliser toutes les possibilités de ses sens. Certes une renaissance s'amorce, elle a commencé dans le théâtre (Copeau, Decroux, Chancerel, Barrault), elle passe doucement dans l'éducation (Gourdjieff, Child), l'effort de Chancerel, de l'E.P.J.D. (éducation par le jeu dramatique), mais elle est bien loin encore d'avoir atteint la grande partie des maîtres.

Esprit et corps au plan de la foi.

Dans l'Église, cette mutilation ou cette limite des êtres (enseignants et enseignés) entraîne aussi celle d'un peuple. Elle forme un obstacle nouveau (venant d'un corps plus opaque encore) pour comprendre que l'Église est un peuple en marche, s'incorporant à Jésus-Christ par des « signes » qui sont les sacrements de la foi.

Pour beaucoup de chrétiens, l'homme se divise en deux parties : l'âme, principe du bien; la chair, source de péché. Nous avons connu, il n'y a pas si longtemps encore, ce mépris pour ce qui est « en bas » (!), au-dessous du cœur... Comme si la chute originelle avait coupé l'homme en deux par une ligne horizontale lui passant par le milieu du corps.

L'homme est certes traversé par une faille, tiraillé entre un paradis (à la fois perdu et retrouvé) et les puissances du

démon qui travaillent à l'en détourner, mais cette faille passe pour ainsi dire de haut en bas, à travers tout l'être, tout le corps et toute l'âme, pour reprendre un vocabulaire dépassé. C'est toute la création qui est en condition de misère. Et, dans sa victoire, le Christ restaure tout l'homme et toute la création. Il est le seul et définitif vainqueur de la décadence du corps. Ce n'est pas l'âme qu'il ressuscite, c'est tout l'homme qu'il réintroduit, avec une chair nouvelle, dans sa gloire première et maintenant définitive. « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, je le ressusciterai le dernier jour. » « Il faut que cet être corruptible revête l'incorruptibilité, cet être mortel l'immortalité. » Tout le quinzième chapitre de la Première aux Corinthiens : « Toutes les chairs ne sont pas les mêmes (39)... Il y a des corps célestes et des corps terrestres (40)... Car, s'il y a un corps psychique¹, il y a aussi un corps spirituel (44) », laisse entrevoir lui aussi, non pas seulement des cieux nouveaux et une terre nouvelle, mais des hommes nouveaux, comme le Christ après sa résurrection. Faire l'Église n'est-ce pas d'une certaine manière prêter nos membres et nos sens au Christ pour qu'il devienne le Christ total ? dit saint Paul.

Prise de possession progressive du corps par l'âme sanctifiée, grâce à une spiritualisation progressive de la chair, aboutissant à une consécration de plus en plus réelle du corps à Dieu, bref, une affinité de plus en plus grande de notre corps au Corps du Christ : tel est le premier effet de l'Eucharistie.

Ceci est de la théologie classique, dit-on, et l'on trouve cette note de Franzelin, citée également par Mouroux :

Bien que nos corps, tant qu'ils sont, par l'état de grâce, les temples du Saint-Esprit, soient par là même membres du Christ, de ses os et de sa chair..., cependant cette unité mystique de notre chair avec la chair du Christ acquiert sa consommation plénière et pour ainsi dire sa *consécration sacramentelle* par l'union du corps et du sang glorifiés avec nos propres corps, union dans laquelle se célèbrent les noces de l'Agneau avec l'Église, son Épouse, encore en pèlerinage en chacun de ses membres.

Ainsi, le type éternel de l'homme, c'est le corps glorieux du Christ. La vie liturgique nous incorpore à ce Christ glo-

1. Traduction du chanoine Osty.

rieux. Sous les voiles de la foi, par les sacrements de la foi, c'est cette réalité mystique qui s'accomplit.

C'est donc tout notre être qui est engagé dans notre destin, et non pas notre âme seulement.

Quelles conséquences entraîne une telle vue de l'homme?

1° Ce n'est pas notre âme qui est devant Dieu, c'est notre être tout entier.

2° Il y a un rapport direct entre nos sentiments intérieurs et l'attitude de notre corps. Un corps sensible, vivant, prendra l'attitude qui lui sera imprimée par les sentiments de l'âme. Cette « expression corporelle » accroîtra d'autant la plénitude de ce sentiment. Il y a une dimension, une force des sentiments humains qui ne trouvent pas toute leur taille possible parce qu'ils ne peuvent pas « physiquement » sortir. Un être est alors étriqué, quand ce n'est pas refoulé.

3° La parole n'est pas le seul mode de l'expression humaine. Le geste, le mouvement, les parfums, les couleurs, les volumes, les sons, sont autant de moyens d'expression et de communion. Chaque langage offre un moyen d'approximation propre pour s'approcher de l'être des choses, du mystère du monde et de Dieu.

4° Accroître cette sensibilité et ces aptitudes d'expression corporelle favorise une plus grande vitalité religieuse, individuelle et collective, et, par la suite, a une répercussion particulière sur l'assemblée liturgique. Précisons quelques-unes de ces répercussions pour chaque fonction de l'Assemblée.

POUR LE PRÊTRE :

Ministre du Christ, il prête son être pour que le Christ s'exprime par lui, par sa voix, par ses gestes, par ses attitudes. L'abbé Perrot l'a clairement souligné dans son ouvrage : *Sous la tente de Dieu*, dans un chapitre sur la signification du corps qui mérite d'être reproduit en entier.

L'Église, pour souligner la place éminente que tient le Christ

dans l'économie du salut, demande à ses ministres, au cours des mystères sacrés, de jouer le rôle même du Seigneur. Les rubriques prescrivent alors au célébrant de prononcer des paroles et d'accomplir des gestes qui sont directement repris de l'Évangile :

Par le truchement de l'évêque ou du prêtre, c'est le Christ lui-même qui est en quelque sorte représenté aux yeux des fidèles. Ainsi le rituel du baptême, rappelant le miracle de la guérison du sourd-muet, indique au prêtre de prendre sur son pouce un peu de salive de sa bouche et de toucher les oreilles et les narines des catéchumènes en disant : « *Ephpheta* » (mot araméen employé par Jésus, qui signifie : ouvrez-vous). Ainsi de même, tous les rites d'imposition des mains ou d'exsufflation reproduisent des gestes symboliques du Christ Jésus. Sans aucun doute, l'exemple le plus remarquable de cette intention de la liturgie se trouve à la messe. La consécration de l'Eucharistie s'accomplit non par mode de décision ou de prière, mais par mode de récit historique ou plus exactement de jeu dramatique. Voici le texte du missel :

« Lui qui, la veille de sa Passion (*le prêtre prend l'hostie*), prit du pain dans ses mains saintes et vénérables (*lève les yeux au ciel*) et, ayant levé les yeux au ciel, vers toi, Dieu son Père tout-puissant (*inclina la tête*), te rendit grâce (*trace un signe de croix sur l'hostie*), le bénit, le rompit et le donna à ses disciples en disant : « Prenez et mangez-en tous. Ceci est mon Corps. » De la même manière, après qu'il eut soupé (*prend le calice de ses deux mains*), prenant ce précieux calice dans ses mains saintes et vénérables, de la même façon (*inclina la tête*), te rendant grâces (*tenant le calice de la main gauche, trace sur lui un signe de croix de la main droite*), il le bénit et le donna à ses disciples en disant : « Prenez et buvez-en tous... »

Alternant les rubriques avec le texte à dire, le missel règle les gestes et les paroles du prêtre de telle sorte que celui-ci mime véritablement devant les chrétiens la dernière Cène. Et ce mime sacré est efficace de ce qu'il représente. Les lèvres du prêtre prononcent les mots que pense le Christ. Les yeux du prêtre, en s'élevant vers le Père, disent l'action de grâces du Christ. Les mains du prêtre tracent les bénédictions que le Christ prodigue. Dans l'accomplissement des fonctions liturgiques le corps du célébrant remplace le corps du Christ. S'il est vrai que le prêtre, conscient d'être un autre Christ, doit s'efforcer de mettre son âme à l'unisson de celle de Jésus, d'épouser son humilité, son obéissance et son amour, il est non moins vrai qu'il doit aussi tendre à harmoniser son corps à celui du Seigneur.

Ce que demandent les fidèles.

Il est normal que les laïcs exigent de leurs prêtres des célébrations non seulement dignes, mais belles. « Il faudrait, disent-ils, que l'attitude du prêtre à la messe nous aide à « réaliser » la présence sacramentelle de Dieu. » Et certes l'officiant à l'autel doit

révéler le Christ non seulement par ce qu'il dit, mais par ce qu'il fait, par ce qu'il est. Ses mouvements doivent avoir la justesse, ses gestes l'exactitude, son maintien la gravité, sa voix la plénitude qui permettent de découvrir, de sentir la présence et l'action du Seigneur. Les disciples d'Emmaüs ont reconnu le Maître à la fraction du pain. Quelle devait être la perfection de ce geste pour qu'il reste ainsi gravé dans leur mémoire ! Les fidèles peuvent-ils encore déceler la mystérieuse présence à la façon dont leurs prêtres rompent le pain ?

La qualité des gestes.

Pour émouvoir le peuple chrétien, pour révéler aux âmes la présence du Christ, pour accomplir leur fonction de signes sacrés, les gestes des prêtres qui célèbrent doivent présenter plusieurs qualités. La première, à mon sens, est l'inspiration. Les gestes de nos officiants ne doivent être ni mécanisés par l'habitude, ni encrassés par la routine, ni moins encore étudiés pour le spectacle. L'accoutumance nous vaut des gestes sclérosés et morts. La pose nous vaut des gestes creux et théâtraux. Le geste doit être l'expression naturelle d'une poussée intérieure. Il doit procéder d'un rythme intérieur, d'une nécessité vitale. Il doit être vrai, si proche de l'esprit qui le dicte et le sous-entend qu'il doit paraître improvisé. Chaque geste du célébrant doit être d'abord loyal et comme directement inspiré par la prière de l'âme.

La deuxième qualité qui convient au geste sacerdotal est la valeur sociale. Le prêtre, à l'autel, n'exprime pas sa prière propre, mais celle de la communauté. Il est par lui-même, nous l'avons dit, un signe. Les yeux sont fixés sur lui, comme les oreilles recueillent ses paroles. Ses gestes ont un message à transmettre. Ils doivent être vus, compréhensibles, clairs. Sincères avant tout, et jaillissant de son âme, les gestes de l'officiant doivent en outre être adaptés à l'assemblée devant laquelle et pour laquelle ils doivent être proportionnés à l'aire du jeu liturgique. Les dimensions d'une cathédrale qui maintiennent le peuple loin du chœur requièrent une ampleur et une lenteur de mouvement qui seraient déplacées dans l'intimité d'un petit oratoire.

Inspiré, expressif, le geste sacerdotal enfin doit être hiératique. Par le prêtre, c'est l'Église qui parle. Dans le sanctuaire, la vie s'exprime en rites. L'expression de la prière ecclésiale doit être dépouillée de tout élément personnel, de toute vulgarité. Les gestes de l'officiant, animés cependant de toute la vérité de sa prière, seront dépersonnalisés, stylisés. Ce sont les gestes de l'Église. Ce sont les gestes du Christ. Ici nous retrouvons le rôle important des rubriques. Elles décrivent les gestes à poser. Elles les précisent et leur assurent mesure et discrétion. Par sa fidélité aux règles liturgiques, le célébrant donnera à ses gestes leur style sacré ; et son corps sera véritablement aux yeux des fidèles ce qu'il doit être : le signe du Christ. (D. PERRON, *Sous la tente de Dieu.*)

Un tel souci, de telles dispositions et aptitudes ne peuvent être seulement d'ordre vertueux ou occasionnel, c'est un comportement habituel qui est en question. Ceci supposerait donc que dans l'éducation des clercs une part régulière soit faite à l'expression corporelle.

POUR LE PEUPLE :

La routine envahit naturellement toute la vie : la vie chrétienne comme la vie amoureuse ou la vie professionnelle. La jeunesse consiste à chercher sans cesse la vérité de la vie.

Évoquons ce qu'est habituellement une prière commune. Il est onze heures du soir, c'est une fin de réunion. On termine un échange de vues sur un sujet quelconque. L'abbé ou le président de séance se lève brusquement, tape dans les mains et dit : « Allez, on fait une petite prière. » Et dans un tohu-bohu de conversations à peine terminées, de gens qui se lèvent et de chaises qui se poussent, démarre un « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Notre Père qui... » embarqué dans une tonalité laconique, qui s'enchaîne jusqu'au terme prévu. Comme un mécanisme bien huilé, l'assemblée répond dans un ton de brouhaha. A la fin, des mains circulent devant le visage et le corps : c'est le dernier signe de croix.

Ces gestes sont à la mesure de notre foi.

Tant que nous procéderons ainsi, il est impossible *physiquement* que des êtres se sentent en présence de Dieu, du grand Dieu d'Abraham et de Jésus-Christ.

Pour tout homme sain, de tels gestes font figure de magie, de mensonge, de moulinerie à prières.

Il y a des dispositions authentiques de l'âme se mettant en présence de Dieu qui *commandent* des attitudes corporelles individuelles et collectives.

1° Dans une petite assemblée, il serait digne, lorsqu'on veut prier, qu'on dispose l'assemblée à cet effet. Un bon dispositif est de faire un cercle correct (si possible sans bosses ni creux).

2° Les gens se tiennent droit : ils se tiennent en présence

du Seigneur. Selon leur goût, leurs yeux fermés, la tête baissée ou levée, les bras tombants ou les mains jointes. On comprend mal les bras croisés qui compriment l'être et n'expriment ni le recueillement ni l'*alleluia*.

3° Le président de la prière laisse s'écouler un temps largement suffisant pour que le silence extérieur favorise l'apaisement, puis le silence intérieur.

4° Enfin, lorsqu'il est lui-même en présence de son Dieu et qu'il pense qu'il en est de même pour tous, il trace sur son corps le signe de la croix en énonçant : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit », et commence les lectures, prières et chants.

Dans les assemblées plus vastes, il faut soigner plus encore la tenue collective. On peut mettre les hommes d'un côté et les femmes de l'autre : l'assemblée y gagne en tenue.

Avoir soin que les déplacements prennent forme de cortèges dignes : les entrées et sorties, les montées à la table de communion, etc.

COMMENT ENTRAÎNER UNE COMMUNAUTÉ A CES ATTITUDES ?²

Il faut partir avec une petite équipe déjà sensible à ces problèmes, que l'on réunirait spécialement dans un souci de dignité du culte liturgique. Le milieu scout est un de ces terrains propices.

Avec un moniteur qualifié et un prêtre, on peut faire un travail régulier pendant deux ou trois mois qui permette de mettre en place le personnel essentiel à la célébration liturgique.

Pour cela, on peut, soit utiliser un moniteur local, soit faire venir, pour une journée de cette nature, des moniteurs d'une centrale régionale ou de Paris. Dans ce cas, il serait bon de se réunir pour un dimanche entier et de le faire à plusieurs paroisses ensemble.

A. CRUIZIAT.

2. L'article suivant, sur le meneur de jeu, précise les aspects techniques de la lecture, de la tenue, etc.